

FR Troisième album solo de Julien Perez, *SUREX* trouve sa première incarnation à travers un avatar de l'auteur réalisé en trois dimensions par l'artiste Aldéric Trével. Regard figé, yeux écarquillés, ce personnage habite de courts clips vidéos surréalistes postés sur Instagram. L'effigie de l'artiste, devenue fétiche malléable à l'envie, parcourt des réalités outrées jusqu'à l'abstraction, des univers clos et bouclés : salle de gym, open space, île déserte ou cratère martien. La poupée Perez les habite en répétant les mêmes gestes à l'infini, ridicule et tendre, scotchée par une stupeur qui ne la quitte jamais. En déposant sa propre identité de musicien dans une marionnette digitale, Perez se demande comment jouer à l'intérieur des impératifs qu'implique un projet musical pop : la production systématique d'images en constante réinvention.

Avec *SUREX*, il s'engage dans un rituel musical qui s'étire entre stupéfaction et engourdissement. À mesure que se déploient ses paysages psychédélics chatoyants, les treize morceaux qui le composent sont les étapes d'un voyage dont le but s'affiche d'emblée : explorer les découvertes et les boutements d'une conscience intoxiquée. À la manière des associations narco-urbaines de Paul B. Preciado, parcourant les métropoles espagnoles sous l'influence d'excitants dans *Testo Junkie* (2008), ou des dérives situationnistes, Perez navigue hâtivement entre différents corps, différents états, différentes perceptions en suivant une route dont l'auditeur-riche ne pourra qu'accepter la cartographie changeante. Une voix tremblotante tient le fil d'ariane du morceau d'ouverture, *Animaux*, dans lequel l'auteur déclare : « J'ai ouvert la trappe au fond de mon esprit, J'suis à quatre pattes et je pousse des cris ». D'autres, haletantes, viennent brutalement rythmer *Allongé sur la plage* : imprécations essouffées sur lesquelles se plaque un programme, limpide, transcendantal et violent : « J'voulais me réincarner, J'voulais me mettre la race, J'voulais finir à la casse ». Les mêmes expirations hoquetantes scandent *El Sueño*, teintant ce « rêve d'un rêve » d'une anxiété lancinante. C'est donc en psychonaute accidenté que Perez aborde cet opus, une ode aux divers états qu'habite une conscience affectée et prise dans la houle de sa propre expansion, au gré de telle émotion, telle substance ou telle expérience.

Les deux premières vidéos accompagnant l'album, signées Hugo Lopez pour *Animaux* et Alexis Langlois pour *El Sueño*, placent l'artiste dans des univers visuels qui empruntent aux imaginaires de l'anticipation et du fantastique. Dans le premier, Perez participe à un dîner entre amis d'où il contemple une technopole endormie, mais dont les drones veillent à la surveillance et au poliçage des corps. Dans le second, une hallucination fiévreuse le prend alors qu'il s'éveille dans une fête. Un quatuor de goules vampiriques l'entraîne dans un rituel de dévoration sexuel et cannibale, en égrainant des références marquées à la culture 90s et notamment à la série culte *Buffy contre les vampires*. Il s'agit bien ici, comme chez Fredric Jameson, d'activer le futur et l'utopie dans des formes intempestives et critiques pour le présent, à la façon du morceau *Spam*, une charge en règle contre la colonisation du quotidien par le travail : « Un homme ça se dresse, Je dirais : encore, si on me brosse ».

Dans un recueil d'entretiens datant des années 1970 et 1980 intitulé *Soft Subvertions*, paru en 2009 chez Semiotexte, Félix Guattari élargit la catégorie des stupéfiants aux drogues machiniques (le son du

rock'n'roll, le manque de sommeil, l'excitation et les mouvements répétitifs) comme autant de technologies de production de la subjectivité. La transformation d'une personnalité propre devient alors le moyen de «s'incarner soi-même, tandis que le socle de l'image existentielle se trouble». C'est à travers ce trouble que Perez et ses avatars s'avancent et se reculent, en palpant les limites et les territoires de la perception.

EN The third solo album by Julien Perez, *SUREX* finds its first embodiment via a 3D avatar of its author, created by artist Aldéric Trével. With a frozen, wide-eyed gaze, this character inhabits short surrealistic video clips posted on Instagram. The artist's effigy, become a fetish malleable to one's heart's desire, travels across exaggerated realities to abstraction, through closed-in

and looped universes: gyms, open space, deserted islands, or Martian craters. The Perez puppet inhabits these universes, infinitely repeating the same gestures, tender and ridiculous, flabbergasted by a perpetual stupor. Placing his own identity as a musician within a digital marionette, Perez ponders upon how to play within the imperatives dictated by this pop music project: the systematic production of images circling in incessant reinvention.

With *SUREX*, he commits himself to a musical ritual extending between bewilderment and numbness. As his scintillating psychedelic landscapes unfurl, the album's thirteen tracks are the stages of a journey with an apparent aim: to explore the bouts and discoveries of an intoxicated consciousness. In Paul B. Preciado's manner of narco-urban associations, travelling through Spanish metropolises under the influence of stimulants in *Testo Junkie* (2008), or of Situationist dérives and drifts; Perez hastily switches between different bodies, states, and viewpoints leading the listener down the path of an ever-changing cartography. A shaky voice lingers throughout the opening track, *Animaux*, in which Perez declares,

"I opened the trap door to the inner depths of my soul, I'm on all fours and I'm shouting." Others, panting, give a brutal rhythm to *Allongé sur la plage*: breathless curses determining a clear, violent and mystical agenda: "I wanted to reincarnate myself, I wanted to get wasted, I wanted to end up at the dump." The same sputtering exhalations punctuate *El Sueño*, tainting this "dream of a dream" with relentless anxiety. Perez takes on the role of an uneasy psychonaut in this opus, an ode to the variety of states that dwell in an affected conscience, caught up in the swell of its own expansion, at the mercy of emotion, substance or experience.

The first two videos accompanying the album (*Animaux* by Hugo Lopez and *El Sueño* by Alexis Langlois) place the artist in visual

F
I
G
·
5
9



F
I
G
·
6
0



F
I
G
·
6
1

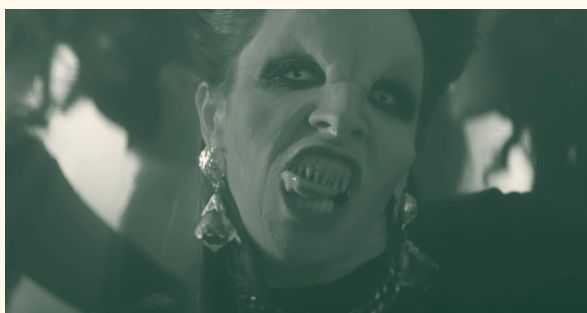


universes that tap into the imaginaries of anticipation and fantasy. In the first, Perez dines with friends contemplating a dormant technopole, where drones oversee the surveillance and policing of bodies. In the second, he wakes up at a party to feverish hallucinations. A quartet of vampiric ghouls drags him into a sexual and cannibalistic devouring ritual, with strong references to '90s culture, in particular the famous cult series *Buffy the Vampire Slayer*. Just as with Fredric Jameson's writing, this is a case of activating the future and utopia in untimely, misplaced, and critical forms for the present, as in the track *Spam*, a full-scale attack against the colonisation of our day-to-day through work: "A man stands tall, I'd say: still, if I'm brushed."

In a collection of interviews from the 1970s and 1980s named *Soft Subversions* (and which were published by Semiotexte in 2009), Félix Guattari widened the term narcotics to include mechanical drugs (the sound of Rock'n'Roll, sleep deprivation, excitement, repetitive movements) as technologies for the production of subjectivity. The transformation of one's personality becomes then the means to "embody oneself, while the basis of the existential image turns hazy." It is through this haziness that Perez and his avatars go to and fro, probing the limits and territories of perception.



F I G · 6 2



F I G · 6 3



F I G · 6 4